Qu'est-ce que la philosophie ? Affronter le chaos, tracer un plan sur le chaos

Malika Sager

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edl/1100>

DOI : 10.4000/edl.1100

ISSN : 2296-5084

Éditeur

Université de Lausanne

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2014

Pagination : 13-24

ISBN : 978-2-940331-36-9

ISSN : 0014-2026

Référence électronique

Malika Sager, « *Qu'est-ce que la philosophie ? Affronter le chaos, tracer un plan sur le chaos* », *Études de lettres* [En ligne], 4 | 2014, mis en ligne le 15 décembre 2017, consulté le 18 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/edl/1100> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/edl.1100>

QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE? AFFRONTER LE CHAOS, TRACER UN PLAN SUR LE CHAOS

Notre étude, partant de la question posée dans *Qu'est-ce que la philosophie?*, cherche à définir ce qui distingue cette discipline de deux autres formes de pensée que sont l'art et la science. Nous commencerons par relever l'importance, décisive pour la pensée et déterminante pour la forme qu'elle va prendre, du moment de l'instauration d'un plan. Nous poursuivrons par un examen des conditions de l'expérience réelle de la pensée, en considérant le mode qui permet à la philosophie de prendre forme en même temps que se détermine son plan. Nous terminerons en évoquant le problème de la création de l'image de la pensée, afin de voir en quoi la philosophie n'est que construction pure.

La philosophie est un constructivisme, c'est à dire que son objet, le concept, n'est pas donné mais à construire. Mais « pour beaucoup de gens, la philosophie est quelque chose qui ne “se fait” pas, mais pré-existe toute faite dans un ciel préfabriqué » (C2, 365). Pour Deleuze et Guattari, au contraire, « ce qui définit la pensée, les trois grandes formes de la pensée, l'art, la science et la philosophie, c'est toujours affronter le chaos, tracer un plan, tirer un plan sur le chaos » (186/198). S'il n'est pas purement philosophique, le problème de la pensée est pourtant décisif. Car c'est bien de la philosophie qu'il est question dans ce livre de vieillesse « où toutes les pièces de la machine se combinent pour envoyer dans l'avenir un trait qui traverse les âges » (7/7). En même temps, le problème est déterminant pour la forme philosophique que prend la pensée, quel que soit le type de solution (réalisme, idéalisme, etc.) qu'on proposera en guise de réponse à la question *Qu'est-ce que la philosophie?* Tracer un plan surgit alors comme problème décisif et déterminant parce que, « ni contemplation, ni réflexion, ni communication » (11/11), la philosophie est pure construction.

Notre étude pose la question de la création de l'image de la pensée « à raz d'existence »¹. Affronter le chaos, c'est ce que nous tenterons d'abord de clarifier comme l'enjeu pour la pensée. En nous arrêtant ensuite sur la nature pré-philosophique du plan, nous nous intéresserons à la seule chose que « la pensée revendique en droit » (40/41), à savoir « le mouvement infini ou le mouvement de l'infini », car « c'est lui qui constitue l'image de la pensée ». Nous verrons par là que la philosophie est une pratique des images conceptuelles, autrement dit que la philosophie est théorisation de la création de l'image de la pensée.

Affronter le chaos

Affronter le chaos, c'est autant la tâche du philosophe que celle de l'artiste et du scientifique, car ils ont en commun de lutter contre l'indifférenciation. Pourtant, les trois formes de pensée que sont l'art, la science et la philosophie ne vont pas « sans affinité avec l'ennemi », puisqu'il s'agit, dans cette lutte contre le chaos, de lutter « *contre l'opinion* qui prétendait pourtant nous protéger du chaos lui-même » (191/203). Tracer un plan sur le chaos est le geste performatif de l'instauration d'un plan : plan d'immanence philosophique, plan de composition artistique, plan de référence scientifique. En ce qui concerne la philosophie, tracer un plan touche un problème pré-philosophique et, dans la mesure où la pensée est en cours de formation, qu'elle « n'opère pas déjà avec des concepts, [le plan] implique une sorte d'expérimentation tâtonnante, et son tracé recourt à des moyens peu avouables, peu rationnels et raisonnables » (44/45). Ainsi donc la question... *Qu'est-ce que la philosophie ?* insiste-t-elle, le problème étant moins celui du commencement de la philosophie que celui de sa construction. Pour les mêmes motifs constructivistes, le chaos persiste dans chacun des plans qui le recoupent, comme à travers ses trois filles, « les Chaoïdes, l'art, la science et la philosophie, comme formes de la pensée ou de la création » (196/208). Concrètement, le problème de la philosophie consiste en effet à affronter littéralement le chaos. Pour acquérir consistance, il lui faudra d'abord avancer la bonne objection, poser le bon problème, pour créer le bon

1. L. de Vitry-Maubrey, *La pensée cosmologique d'Etienne Souriau*, p. 15.

concept, pour écrire le bon ouvrage². Le problème du problème n'est pas nouveau chez Deleuze, il est posé à la fin du chapitre intitulé « L'Image de la pensée » dans *Différence et répétition* (1968). Il est soulevé déjà dans *Le bergsonisme* (1966) avec la question de l'intuition comme méthode et avec la critique du possible comme celle d'un faux problème. De même que le possible, le non-être et le désordre sont des illusions qui relèvent de la théorie de la connaissance et de la théorie de l'être. Suivant Bergson, Deleuze rappelle en effet ces « mirages d'idées »³ que sont le non-être et le désordre, c'est-à-dire le néant et le chaos, afin de récuser le fondement illusoire sur lequel reposent de telles idées :

Nous faisons comme si le non-être préexistait à l'être, le désordre à l'ordre, le possible à l'existence. Comme si l'être venait remplir un vide, l'ordre, organiser un désordre préalable, le réel réaliser une possibilité première. L'être, l'ordre ou l'existant sont la vérité même ; mais dans le faux problème, il y a une illusion fondamentale, un « mouvement rétrograde du vrai » par lequel l'être, l'ordre et l'existant sont censés se précéder ou précéder l'acte créateur qui les constituent, en rétrojetant une image d'eux-mêmes dans une possibilité, un désordre, un non-être supposés primordiaux. Ce thème est essentiel chez Bergson : il résume sa critique du négatif, et de toutes les formes de négation comme sources de faux problèmes (*B*, 7).

On peut en dire autant de ce thème chez Deleuze, lui qui donnera une existence conceptuelle au couple Virtuel/Actuel⁴, en dotant le virtuel d'autant de réalité que l'actuel :

L'événement, il est le virtuel qui se distingue de l'actuel, mais un virtuel qui n'est plus chaotique, devenu consistant ou réel sur le plan d'immanence qui l'arrache au chaos. Réel sans être actuel, idéal sans être abstrait (*DR*, 148/156).

2. A. Villani, « Méthode et théorie dans l'œuvre de Gilles Deleuze ».

3. H. Bergson, *La pensée et le mouvant*, p. 68 : « Quand le philosophe parle de chaos et de néant, il ne fait donc que transporter dans l'ordre de la spéculation – élevées à l'absolu et vidées par là de tout sens, de tout contenu effectif –, deux idées faites pour la pratique et qui se rapportaient alors à une espèce déterminée de matière ou d'ordre, mais non pas à tout ordre, non pas à toute matière ».

4. *DR*, 269 sq. ; R. Sasso, A. Villani, *Le vocabulaire de Gilles Deleuze*, p. 22-29.

Le moment de la différenciation de l'Idée deleuzienne rejoint l'intuition bergsonienne comme méthode dans le sens fondamental que « penser intuitivement est penser en durée »⁵. En insérant l'avènement de l'idée (virtuelle) et du concept (actuel) dans la durée, puisque les concepts sont des événements (39/40), le constructivisme en philosophie suit donc l'intuition bergsonienne comme sa méthode, et parvient ainsi à échapper, non seulement au dualisme constructivisme/positivisme mais aussi aux amalgames qui l'entretiennent : réalisme et objectivité scientifique du positivisme *vs* relativisme et subjectivité du constructivisme⁶. Tant et si bien d'ailleurs que ces amalgames confortent en outre la confusion entre les niveaux ontologique, épistémologique et méthodologique. C'est donc intuitivement que :

Le constructivisme disqualifie toute discussion, qui retarderait les constructions nécessaires, comme il dénonce tous les universaux, la contemplation, la réflexion, la communication, comme source de ce qu'on appelle de « faux problèmes » émanant des illusions qui entourent le plan (79/83).

Si c'est le souci du réel, ou peut-être même l'amour du vrai, qui anime les philosophes, qu'ils lisent alors ces lignes de Souriau critiquant la délusion de ceux qui présupposent leur plan d'existence et par là, la tromperie des philosophies élaborées dans un semblable mouvement rétrograde du vrai :

Vous renversez, dit Souriau, l'ordre des réalités. Vous supposez d'abord votre âme, votre être, une forme de pensée qui lui soit inhérente, et avec tout cela vous définissez votre point de vue. Et vous supposez que celui-ci détermine le reste, c'est-à-dire votre vision du monde et de l'existence. Vous allez même jusqu'à poser cet Être (certes, supposé pareil en son essence à ce que vous croyez intimément [*sic*] qu'il est) en admettant que votre dialectique ou votre intuition le saisit, le possède ou s'installe dans un certain rapport avec lui. Et de cela, pensez-vous, résulte une expérience qui vous affermit dans toutes ces croyances, d'autant plus que cette vision vous satisfait : ce qui vous confirme dans l'idée que vous vous êtes faite de cet être que vous croyez posséder tel

5. H. Bergson, *La pensée et le mouvant*, p. 30.

6. V. Nguyễn-Duy, J. Luckerhoff, « Constructivisme/positivisme ».

qu'il est ; ou dans votre joie d'un point de vue qui vous conduit à de telles satisfactions⁷.

En écho à la précédente citation, cet extrait introduit la tentative qu'Etienne Souriau développe dans *L'instauration philosophique*, où il se propose de répondre « expressément » à cette thèse qui réduit la philosophie à « la dialectique d'une vision du monde intellectualiste, ou hellénistique, ou néo-latine, ou judaïque, ou démocratique, ou statique, etc... »⁸. Toute pensée qui se présente comme *Weltanschauung* ou *Weltbild* devrait dès lors revoir ses prétentions philosophiques parce qu'en tant que vision ou image du monde, elle est « liée au monde, comprise et intégrée au monde »⁹, elle n'a logiquement pas subi « l'épreuve de la pose à part ». Elle n'a que « l'espèce d'indécision qui est celle de l'imparfait »¹⁰, mais qu'elle dissimule habilement sous le masque de la réflexion, parvenant facilement à se faire annoncer un peu partout affublée d'un titre de noblesse quelconque : philosophie « de ». C'est pourquoi l'épreuve instaurative est décisive pour la pensée et déterminante de la forme qu'elle prend dans son expression (philosophique, artistique ou scientifique). La philosophie ne parvient à cet « isolement instauratif »¹¹ qu'à travers l'expression, c'est-à-dire « sous la condition de l'expression verbale et particulièrement sous la forme du livre »¹². Ecrire, voilà le labeur concret qui fait la philosophie. Cela implique que la philosophie ne représente pas le monde, mais trace le plan d'immanence qui présente l'image de la pensée, à l'horizon de laquelle se créent les concepts philosophiques. Non pas création *ex nihilo*, mais genèse dans le brouillage qu'est le chaos, la pensée lutte pour articuler quelque chose de cohérent qui vainque l'opinion (191/203). Le mouvement de la pensée qui prend forme tend, dans toute sa puissance d'extraction du chaos, vers un dehors qui « fait de l'expressionnisme le complément du constructionnisme » (*Pp*, 202). Le « plan d'instauration comme sol de l'activité créatrice en philosophie » (44/45, n. 6) n'existe pas au dehors du chaos, il est le dehors du chaos, bien qu'il s'instaure en son sein même, coupe extraite (tirer un plan sur le chaos) dans un double

7. E. Souriau, *L'instauration philosophique*, p. 4 sq.

8. *Ibid.*, p. 4.

9. *Ibid.*, p. 63.

10. *Ibid.*, p. 63.

11. *Ibid.*, p. 63.

12. *Ibid.*, p. 63 sq.

mouvement d'inscription et d'expression traçant l'image de la pensée (le plan) en même temps que ce mouvement constitue la « matière de l'être » (41/42), autrement dit pour la philosophie, la « forme du concept » (204/217). L'image du plan défait ainsi la forme d'une conscience qui, pleine de bonne volonté, tisserait les fils d'un ouvrage philosophique. On voit à l'œuvre chez Deleuze et Guattari un travail de désubstantiation qui se poursuit jusqu'à la désubjectivation de la pensée, ce que seule une philosophie qui se définit comme un constructivisme peut réaliser parce qu'elle est en mesure de se glisser entre les plans de l'art et de la science, les faisant entrer dans la danse comme formes de la pensée en leur imprimant le mouvement de l'infini :

[...] ce que la pensée revendique en droit, ce qu'elle sélectionne, c'est le mouvement infini, ou le mouvement de l'infini. C'est lui qui constitue l'image de la pensée (40/41).

Mais l'exigence d'autonomie qui est celle d'un constructivisme ne doit pas être entendue comme une règle de causalité (189-190/201-202), ce serait là retourner sous « l'ombrelle » de l'opinion. Bien au contraire, ce n'est qu'une raison suffisante qui force à plonger dans le chaos pour tracer le plan d'immanence de la pensée et de l'être. En effet, pour Deleuze et Guattari :

[...] le problème de la philosophie est d'acquérir une consistance, sans perdre l'infini dans lequel la pensée plonge (le chaos à cet égard a une existence mentale autant que physique) (45/46).

Ce sont les conditions de l'expérience réelle de la pensée que l'on cherche à déterminer ici en rejetant toute condition de possibilité (de la connaissance et de l'être) du côté des faux problèmes. Si l'on ne conçoit pas mieux ce chaos que la pensée n'a pas le choix de ne pas affronter : brouillage, brouillard d'idées, conditions d'impossible vie, « vieil abîme : sombre et illimité océan, sans borne, sans dimensions où la longueur, largeur et la profondeur, le temps et l'espace, sont perdus »¹³, on peut du moins en relever les caractéristiques :

Ce qui caractérise le chaos, en effet, c'est moins l'absence de déterminations que la vitesse infinie à laquelle elles s'ébauchent et

13. J. Milton, *Le Paradis perdu*, v. 891-894, p. 157.

s'évanouissent : ce n'est pas un mouvement de l'une à l'autre, mais au contraire l'impossibilité d'un rapport entre deux déterminations [...]. Le chaos n'est pas un état inerte ou stationnaire, c'est n'est pas un mélange au hasard. Le chaos chaotise, et défait dans l'infini toute consistance (44-45/46).

La philosophie comme constructivisme disqualifie toute discussion, moins pour des raisons théoriques que pour des mobiles pratiques qu'elle partage avec l'art et la science. Quand les trois Chaoïdes déploient assez de puissance pour s'extraire du chaos qu'elles affrontent, elles instaurent le plan formant la pensée qui leur est propre dans un « rapport dynamique matériau-forces » (*MP*, 451) dont l'expression vient se substituer, tant à l'opposition de la matière et de la forme qu'à celle du sujet et de l'objet, ou à la hiérarchie du modèle et de ses copies. Le chaos n'a pas de limite, il a des seuils marqués par le tracé du plan définissant formellement la pensée, mais « en opérant une coupe du chaos, le plan d'immanence fait appel à une création de concepts » (45/47) sans laquelle nulle pensée (philosophique) ne prendrait forme (conceptuelle). Ainsi, la dénonciation des universaux vient miner la source psychologique des faux problèmes en désignant le constructivisme comme la modalité de pensée qui, comme art de la composition des rapports de forces, peut dissiper pratiquement les illusions qui entourent le plan en posant comme raison suffisante la nécessité « que toute création soit une construction sur un plan qui lui donne une existence autonome » (12/13). Déterritorialisation hors du chaos, la pensée se territorialise ainsi dans le mouvement instaurateur d'un plan, où elle prend de fait les traits diagrammatiques d'un plan : mouvements de l'infini, directions absolues de nature fractale, intuition (42/43-44).

Quelle qu'en soit la logique propre, on voit que la pensée n'a ni à légiférer ou rendre des comptes, ni à argumenter ou convaincre. La pensée n'a proprement qu'une chose à faire : prendre forme, c'est à dire qu'elle doit se déterminer en tant qu'idée, en s'extrayant de l'indétermination du chaos pour se soustraire aux représentations de l'opinion :

Le mouvement a tout pris et il n'y a nulle place pour un sujet et un objet qui ne peuvent être que des concepts. Ce qui est en mouvement, c'est l'horizon même (40/41).

Si le concept est l'objet créé de la pensée philosophique, affronter le chaos revient donc pour elle à prendre forme littéraire, voire même littéraire :

Les livres de philosophie et les œuvres d'art ont en commun de résister, résister à la mort, à la servitude, à l'intolérable, à la honte, au présent (105/111).

Adnen Jdey remarque très justement que chez Deleuze « la pratique de l'art, tant du point de vue de la réception que du point de vue de la création et de ses procédés, doit ainsi se comprendre moins comme un objet pour la philosophie que comme l'une de ses conditions de théorisation »¹⁴. Tracer un plan sur le chaos, pris comme condition de théorisation de la création de l'image de la pensée, est donc le geste d'instauration de la philosophie qu'il faut considérer maintenant de plus près dans sa pratique créative, vu que « le concept est le commencement de la philosophie mais [que] le plan en est l'instauration » (44/45).

Tracer un plan sur le chaos

Le premier ouvrage où Deleuze parle en son nom propre, *Différence et répétition* (1968), est un livre qui se termine au moment où commence « le règne chaotique de l'individuation » (DR, 332) et dont l'enjeu est d'opérer « un renversement complet du monde de la représentation » (DR, 384). Le renversement est complet, car il « n'est pas seulement spéculatif, mais éminemment pratique » (DR, 384). *Qu'est-ce que la philosophie ?* (1991) pourrait se lire comme la dramaturgie de ce qui se joue dans *Différence et répétition*, drame qui tient en une ligne : « Il y a une Idée, et un pur dynamisme créateur d'espace correspondant » (DR, 32). Dans la genèse de la pensée, l'Idée concerne « l'essence de la répétition » (DR, 31), ce que Deleuze appelle dramatisation. Alors que la dramatisation renvoie au vieux dilemme de l'inné ou de l'acquis (DR, 150), la répétition se rapporte à l'espace et au temps, c'est-à-dire au mouvement de détermination réciproque et complète de l'idée et d'un plan. Aussi la répétition est-elle à chaque nouvelle fois « le parcours ou la description progressive de l'ensemble d'un champ problématique » (DR, 272). Pour reprendre l'image que Deleuze choisit pour dire les conditions de l'expérience réelle

14. A. Jdey, « La logique de l'art », p. 258.

de la pensée, former un champ problématique, c'est aussi bien apprendre à nager que nager ; et apprendre, moins afin de savoir nager, que pour nager :

Apprendre à nager, c'est conjuguer des points remarquables de notre corps avec les points singuliers de l'Idée objective pour former un champ problématique (*DR*, 214).

Les conditions de l'expérience réelle de la pensée consistent en une description dans le temps, selon un ordre sériel et intensif, de ce mouvement inconscient de constitution d'un espace chaque fois nouveau. Où l'on voit que la détermination des conditions de l'instauration d'un plan philosophique est une activité critique qui, séparant les plans pour en opérer la jonction, rend sensible l'ingéniosité du mode sous lequel elle fonctionne, celui problématique de l'instauration d'un plan de consistance, comme en peinture notamment où « le difficile est de joindre, non pas les mains, mais les plans » (170/180), et peut-être d'abord dans les arts décoratifs où « l'idée de l'ordre et la notion de la forme s'enveloppent et deviennent la *composition* »¹⁵. Distinction et distribution des points dans l'Idée sont donc les deux aspects d'une raison suffisante qui fait de la projection en plan une lutte virtuelle et bien réelle pour la détermination d'une idée-problème.

Projeter, au sens littéral, c'est problématiser. Ainsi la pensée ne prend forme que dans les conditions d'un affrontement avec le chaos, que si elle parvient, dans le labeur de l'écriture, à délier le « faisceau embrouillé des lignes aberrantes » (*MP*, 383) et à articuler un problème. Si l'image créée de la pensée est le plan tracé, la ligne de fuite (nomade) qu'ouvre le mouvement de tracer un plan (déterritorialisation) n'a rien à voir avec le point de fuite de la perspective classique, dont la construction impose le point de vue d'un sujet sur un objet, qui sera plus ou moins reconnaissable, quand bien même le montage de la représentation fausserait cette illusion de réalité qu'on admire généralement dans une perspective.

15. J. Bourgoïn, *Grammaire élémentaire de l'ornement*, p. 2. Voir aussi B. Cache, *Terre meuble*, p. 87 : « La vérité du matériau reste le plus souvent une notion idéaliste qui fait fi des affections du temps chronologique et météorologique. Et de ce point de vue, l'ornementation témoigne parfois d'un sens constructif beaucoup plus développé que les éléments puristes présentés dans leur vérité structurale. [...] Comme si, au travers de l'ornement, la tradition constructive faisait preuve de bien plus de raison que le rationalisme même ».

Le tracé d'une ligne de fuite est la projection imprévisible de la pensée, mais qui peut-être en constituera l'image: «le plan propre du penser, le surgissement, comme dans une projection cinématographique, de son *image*»¹⁶. A moins d'un raté qui laisserait la pensée en l'état de brouillon, ou en plan, comme on dit d'un ouvrage qu'on abandonne à n'être pas construit. Aussi le plan lui-même n'a-t-il pas de forme, «le plan est l'absolu illimité, informe, ni surface ni volume, mais toujours fractal» (39/40). C'est pourquoi la philosophie est forcée de faire appel à la création pour atteindre à une visibilité qui rende haptique la forme du concept (204/217). Ce tact de la philosophie est donc loin d'être inné, ce serait plutôt une tactique qu'elle doit à l'intuition bergsonienne d'une «vision qui se distingue à peine de l'objet vu, connaissance qui est contact et même coïncidence»¹⁷. Il s'agit là d'un mode de philosopher problématique, non parce qu'il serait démuné de solution ou de réponse, mais parce qu'il trouve sa solution dans l'affrontement, quand la lutte s'engage pour prendre la forme que lui imprime le mouvement de l'infini en une projection qui défait le «principe le plus général de la représentation» (DR, 180): je pense. De l'empirisme transcendantal de *Différence et répétition* qui présentait «le philosophe [comme] l'individu même» (DR, 325), en passant par *Mille Plateaux* où la philosophie devient «le synthétiseur, avec son opération de consistance, [qui] a pris la place du fondement dans le jugement synthétique *a priori*» (MP, 424), Deleuze et Guattari composent dans *Qu'est-ce que la philosophie?* un personnage conceptuel qui joue des différents plans de la pensée pour créer l'image de la pensée. *Théorisation* qui touche à la création de l'image de la pensée, la nouvelle trinité philosophique a trouvé sa formule au retour de cette lutte qui laisse «les yeux rouges, même si ce sont les yeux de l'esprit» (44/46): tracer, inventer, créer (74/78).

Ainsi donc, «le concept est le commencement de la philosophie mais le plan en est l'instauration» (44/45). On cite souvent la première proposition, délaissant bizarrement la deuxième. C'est pourtant dans l'épreuve décisive de la projection d'un plan que se détermine la forme que va prendre la pensée: conception philosophique, composition artistique, prospection scientifique. L'instauration philosophique consiste en la

16. R. Sasso, A. Villani, *Le vocabulaire de Gilles Deleuze*, p. 192.

17. H. Bergson, *La pensée et le mouvant*, p. 27.

détermination progressive d'un plan où les pièces se distribuent comme ses concepts immanents. On comprend peut-être mieux ce que disent ces propositions lapidaires :

La philosophie est un constructivisme, et le constructivisme a deux aspects complémentaires qui diffèrent en nature : créer des concepts et tracer un plan (38/39).

Paradoxalement, la forme philosophique n'a aucun privilège de pensée sur celle de l'art ou de la science, puisque toutes trois ont un plan à tracer sur le chaos. Ni non plus aucune disposition particulière qui lui rendrait la lutte plus facile qu'aux deux autres grandes formes de pensée, puisque la pensée philosophique ne doit pas moins lutter que ses sœurs Chaoïdes pour pouvoir donner lieu à des créations (concepts, affects et percepts) construites sur un plan où elles acquièrent leur autonomie. La philosophie se réserve cependant la tâche de créer l'image de la pensée, de la construire tant pour elle-même que pour l'art et la science : « forme du concept, force de la sensation, fonction de la connaissance » (204/217). Le plan est donc primordial pour la pensée, dans le sens que c'est lui qui constitue, dans le chaos, matière à résistance contre l'opinion. Le plan est « l'image de la pensée qui guide la création de concepts » (*Pp*, 203) en tant que direction absolue. En tant que mouvement de l'infini, c'est lui qui constitue, au sens propre, l'image de la pensée et la matière de l'être (41/42), mais au sens figuré, c'est le plan qui instaure la philosophie dans son œuvre de théorisation de la création des formes de la pensée. Les créations de la philosophie, de l'art et de la science, tirent donc leur autonomie dans ce territoire de pensée qu'un traçage aura instauré comme leur plan d'existence.

Malika SAGER
Université de Lausanne

BIBLIOGRAPHIE

- BERGSON, Henri, *La pensée et le mouvant. Essais et conférences*, Paris, PUF, 2009 (1934).
- BOURGOIN, Jules, *Grammaire élémentaire de l'ornement : pour servir à l'histoire, à la théorie et à la pratique des arts et à l'enseignement*, Plan de la Tour, Ed. d'aujourd'hui, 1978 (1880).
- CACHE, Bernard, *Terre meuble*, Orléans, Ed. HYX, 1997.
- JDEY, Adnen, « La logique de l'art. Deleuze et l'individuation esthétique », in *Gilles Deleuze, la logique du sensible. Esthétique & clinique*, sous la dir. d'Adnen Jdey, Grenoble, De l'Incidence, 2013, p. 239-259.
- MILTON, John, *Le Paradis Perdu*, traduit et présenté par Chateaubriand, introduction et notes de Claude Mouchard, Paris, Belin, 1990.
- NGUYÊN-DUY, Véronique, LUCKERHOFF, Jason, « Constructivisme/ positivisme : où en sommes nous avec cette opposition ? », *Recherches qualitatives*, 5 (2006), p. 4-16 (collection Hors série).
- SASSO, Robert, VILLANI, Arnaud, *Le vocabulaire de Gilles Deleuze*, Nice, Centre de recherche d'histoire des idées, 2004 (Les Cahiers de Noesis, 3).
- SOURIAU, Etienne, *L'instauration philosophique*, Paris, Alcan, 1939.
- VILLANI, Arnaud, « Méthode et théorie dans l'œuvre de Gilles Deleuze », *Les Temps modernes*, 596 (1996), p. 142-154.
- VITRY-MAUBREY, Luce de, *La pensée cosmologique d'Etienne Souriau*, Paris, Klincksieck, 1974.